

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédien. — Nos gravures : Arthémis et Jeune fille à l'éventail ; Alexandre Dumas, décédé. — Carnet du *Monde Illustré*. — Nouvelle (avec gravure) : Méprise, par Y. de Montigne. — L'édifice américain "Sûreté". — Poésie : La chanson de Madeleine, par Joseph Melançon. — A bâtons rompus, par Garton-P. Labat. — Caricature anglaise. — La vie de famille, par Blanche de Géry. — Galerie échiquienne : M. C. Germain (avec portrait). — Notes et faits. — Coup de billard. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de M. Alexandre Dumas, fils, décédé. — Consécration de l'église Sainte-Anne, Mattawa (Ontario) : Le clergé qui assistait à la cérémonie ; Vues extérieur et intérieur de l'église. — Portrait de J.-Bte. E. Poirier. — Beaux-Arts : Arthémis. — L'édifice américain "Sûreté." — Beaux-Arts : Jeune fille à l'éventail. — Portrait de M. B. Germain.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent trente-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 7 DECEMBRE, à 2 hrs de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



AVEZ-VOUS pourquoi, chaque jour que le bon soleil, l'une des lampes minuscules du salon du Père Eternel, nous amène, savez-vous pourquoi j'achète *La Presse* et je la lis avec intérêt, surtout aux approches des gelées et des neiges de décembre ?

D'abord, parce que cela me plaît.

Ensuite, parce que j'ai toujours gardé le

souvenir que le soir de la fondation de ce grand journal, nous n'étions—à part bien entendu de M. Blumhart, son propriétaire—que deux pour le rédiger, Provencher, majuscule, et moi, minuscule.

Mais, plus j'y pense, plus je relis la phrase précédente et plus je vois que pour la comprendre il me faut vous donner quelques lignes de détails.

Un jour, vers deux heures vingt-sept minutes trois quarts, sans garantie de mesure précise, comme disent les notaires, on vint nous annoncer que *Le Monde* était vendu et comme j'étais du *Monde* à cette époque, en 1885, si ma mémoire n'est pas trop avariée, cette nouvelle m'intéressait au plus haut point.

Un journal ne se vend pas généralement corps et biens et, comme on n'avait vendu que le titre de celui-là, je me demandais ce que les journalistes du dit papier-nouvelles allaient devenir.

C'est alors que M. Blumhart—bast ! il me permettra bien de dire Blumhart, tout court, il m'a rendu assez de services pour cela—que Blumhart, réunit le personnel de la rédaction et dit à peu près :

—Mes amis, j'ai vendu mon journal, j'en fais paraître un nouveau demain soir, quels sont ceux d'entre vous qui veulent rester avec moi.

Silence, regards échangés... bref, tout le monde se tait, sauf Provencher et votre pâle chroniqueur.

Le lendemain, *Le Nouveau Monde* paraissait dans les dépôts et sur la voie publique.

Le surlendemain, procès intenté à Blumhart, pour avoir pris le titre d'un journal défunt.

Notre nouveau *Nouveau Monde* eût cependant quatre numéros et j'en conserve précieusement la collection "complète". Elle vaut cent fois son pesant d'or aujourd'hui.

*** La cinquième aurore parut en même temps que *La Presse* et je crois que cette création de Blumhart a fait son petit bonhomme de chemin, si j'en juge par sa circulation.

Quelques semaines plus tard la rédaction avait un personnel comme aucun journal n'en a maintenant : *Blumhart*, Dansereau, Savary, Provencher, Achintre, Helbronner, Charette, Charbonneau, Hennessay, Dérôme et dix autres, une vraie rédaction.

Quels succès ! Que de souvenirs !

Vous comprenez maintenant pourquoi j'achète *La Presse*, puisqu'on ne me l'envoie pas avec le signe cabalistique GR, qui veut dire "gratuit".

Je l'achète et je la lis surtout dans ces soirs d'automne, vous disais-je en commençant, mais, je vous jure, sur la tête de votre belle mère, que n'est pas pour les nouvelles politiques, ni pour savoir si Gauthier est un fou doublé d'une canaille, pas plus que pour me renseigner sur le prix du hareng ou des navets, mais tout simplement parce qu'elle a ouvert un comptoir spécial, celui des étrennes aux enfants pauvres et qu'elle a convié le public à les donner—les étrennes, pas les enfants.

La première fois que cet appel a été fait, je me suis demandé s'il allait réussir. Vous savez son succès.

C'est que le public est un drôle de bonhomme, un bonhomme que je connais, qui me connaît et qui me refuserait cent piastres si je les lui demandais, mais, voyez-vous, qu'on lui parle un beau matin de cadeaux à faire aux petits enfants et le voilà qui devient papa, comme un *m'sieu*,—une locution qui n'est pas bête—et qu'il vide son porte-monnaie avec une désinvolture admirable.

Et c'est pourquoi je suis avec intérêt toutes

les nouvelles relatives à cette entreprise, toute désintéressée de la part du journal, et dont les résultats vont faire tant d'heureux.

*** Cependant, malgré toute mon admiration et aux milieu des cris de joie enfantine que j'entends d'avance, voici qu'une plainte frappe mon oreille, plainte terrible, il me semble que quelqu'un demande du pain.

Les enfants pauvres sautent et jouent avec les étrennes des donateurs de *La Presse*, mais les parents... ont-ils de quoi manger et papa Janvier va-t-il les oublier ?

Avez-vous jamais eu faim, mais une faim d'abandonné, par manque de tout, dans l'isolement, une faim de miséreux ?

Non, alors, allez à Londres et là, on vous dira qu'il y a dans cette ville immense un million d'hommes, de femmes et d'enfants qui ne savent pas s'ils mangeront dans la journée et où ils coucheront le soir.

Ceci se passe dans le pays des millionnaires, des Marlborough etc., etc.,

Mais la misère n'est pas localisée dans cette capitale, elle existe partout, la misérable, au Canada comme ailleurs.

L'autre jour, à Québec, une femme a été trouvée dans un grenier, près de sa fille morte. La mère n'avait pas de quoi manger et ne pouvait par conséquent pas acheter la triste boîte de bois qui devait contenir les restes de son enfant.

A Montréal, il y a des cas de misère à faire pleurer, et les plus tristes cas sont ceux des pauvres honteux, que l'on ignore, que la société de Saint-Vincent de Paul ne connaît pas, parce qu'ils se cachent.

Oh ! ceux-là sont les pires !

*** Ne pourrait-on pas s'arranger de manière à découvrir ces cas, ou plutôt à les prévenir ?

Dans les villages et les municipalités peu importantes, tout le monde se connaît, chacun sait à peu près la position de fortune de ses voisins, le problème n'existe pas et si une famille est malheureuse, on en est aussitôt informé, mais il n'en est pas de même dans les villes.

Je n'ignore pas que les institutions de bienfaisance font tous leurs efforts pour venir en aide aux pauvres, mais encore faut-il les connaître pour leur porter secours.

Il me semble que cette mission de découvrir les cas de pauvreté devrait incomber à la police des cités.

Chaque policeman ne pourrait-il pas arriver à avoir, en peu de temps, une connaissance exacte de la position de chaque famille de son quartier, prendre note des renseignements qu'il recueille et les communiquer au bureau central qui en ferait un dossier que l'on pourrait consulter ?

Ces braves gens bien vêtus et assez bien payés qui passent leur temps à bayer aux cornelles dans nos rues auraient ainsi une occupation peu fatigante et utile à la société, car, en parodiant un peu les vers de Nadaud :

C'est un métier peu difficile
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.

En un mot, ne pourrait-on pas préserver de l'ankylose le cerveau inerte des *policemen*, en faisant fonctionner quelques uns de ses lobes ?

Je n'ignore qu'il est de règle de dire à nos gardiens de la paix de s'occuper un peu de ces choses, mais on sait aussi qu'ils ne le font que d'une manière très platonique.